

LIVRE 3

Nous avons composé un travail qui n'était pas hors de propos, je pense, sur la généalogie du Seigneur. Certainement il n'a pas été sans fruit de nous attacher un peu longuement aux ancêtres du Seigneur. Car ceux qui se préparent à traverser la haute mer en naviguant sur les côtes évitent de tirer au plus court en prenant le large, parce qu'ils sont, comme nous, médiocrement rassurés. Ils aiment, séduits par la beauté des sites, à visiter la campagne et les villes écartées du rivage. Combien plus nous autres, perdus dans l'immensité non des éléments, mais des actions célestes, devons-nous aimer à faire escale aux ports les plus voisins et à multiplier les excursions, de crainte que, fatigué par l'ennui d'une longue navigation, tel ne puisse retenir la nausée et le vomissement ! Certes si quelqu'un s'aperçoit que son esquif est peu sûr, a des avaries inquiétantes; alors même qu'il lui arrive souvent, le port que sont les livres se présentant, de carguer la voilure de ses oreilles, de jeter l'ancre de la lecture, on ne jugera pas qu'il abandonne son navire, mais qu'il a accompli sa course s'il descend au port. Et peut-être en bien des lieux l'aménité même des sites est une invitation pour le passant. Car si le fameux Ulysse, au dire des fables – il est vrai que le prophète aussi a dit : «Elle sera la demeure des filles des Sirènes» (Is 13,21); et, si le prophète ne l'avait pas dit, personne n'aurait le droit de faire un reproche, puisque l'Écriture accueille les Géants et la vallée des Titans – si donc Ulysse, après un exil de dix années pendant lesquelles eut lieu la guerre de Troie, et après dix années de voyages, alors qu'il se hâtait vers sa patrie, a pu être retenu par les Lotophages grâce à la douceur de leurs fruits; si les jardins d'Alcinoüs l'ont retardé; si enfin les Sirènes, l'attirant par leurs chants, ont failli l'entraîner à ce fameux naufrage dans la volupté, et s'il dut lutter contre l'enchantement de leurs voix mélodieuses en bouchant les oreilles de ses compagnons avec des tampons de cire, combien plus sied-il aux hommes religieux d'être captivés par l'émerveillement des actions célestes ! Et là il ne s'agit plus de savourer la douceur des baies, mais le pain qui est descendu du ciel : ni de contempler les légumes d'Alcinoüs, mais les mystères du Christ : car «à celui qui est faible de manger des légumes» (Rom 14,2). Il ne s'agit donc pas de se boucher les oreilles, mais de les ouvrir, afin que la voix du Christ puisse se faire entendre; et quiconque l'entendra n'aura pas de naufrage à craindre : non qu'il faille, comme Ulysse, l'attacher au mât par des liens matériels, mais parce que son âme doit être liée au bois de la Croix par des nœuds spirituels, pour n'être pas ébranlée par l'attrait des plaisirs et ne pas laisser dériver le cours de la nature vers l'écueil de la volupté. Les fictions des poètes ont en effet donné couleur à cette fable d'après laquelle des jeunes filles habitaient un littoral hérissé d'écueils; et, quand elles avaient, par le charme de leur voix, amené les navigateurs à détourner leur course pour le plaisir de les entendre, elles les attiraient sur des récifs cachés, les décevaient par un abri trompeur, et les faisaient périr dans un lamentable naufrage. Cette invention a été embellie par une présentation et une mise en scène apprêtée : on a décrit la mer, la voix féminine, le littoral et ses fonds. Mais quelle mer moins clémente que le monde, si peu sûr, si mobile, si profond, si agité par le souffle des esprits impurs ? Et que veut dire cette image des jeunes filles, sinon l'appât d'une volupté énervée, sans virilité, qui efféminé la fermeté de l'âme séduite ? Et quels sont ces récifs, sinon les écueils de notre salut ? Il n'y a pas de danger plus caché que celui des douceurs du monde : en charmant l'âme, elles tyrannisent la vie et brisent en quelque sorte le sens et l'intelligence sur les écueils des corps.

Luc 4,1-13. Jésus au désert.

C'est donc à juste titre que notre Seigneur Jésus, par son jeune et sa solitude, nous aguerrit contre les attaques des voluptés, et que notre Seigneur à tous souffre d'être tenté par le diable pour qu'en Lui nous apprenions tous à en triompher. Remarquons donc que l'évangéliste, non sans raison, nous montre trois institutions principales du Seigneur : car il y a trois choses profitables et avantageuses au salut de l'homme : le sacrement, le désert, le jeûne. «Nul, en effet, n'est couronné s'il n'a combattu selon les règles» (II Tim 2,5), et personne n'est admis au combat de la vertu s'il n'a d'abord été lavé de toutes les fautes qui le souillaient et consacré par le don de la grâce céleste. Le Seigneur vient donc au baptême pour nous faire constater la grâce de ce mystère par la vue et par le sens. Et tandis que la Loi est promulguée avec le ciel et la terre pour témoins (Dt 30,12 sq.), pour vous convaincre que le mystère de la divinité, éternellement caché en Dieu (Col 1,26), l'emporte sur la Loi, le ciel n'est plus appelé en témoignage mais remplit l'office de témoin, puisque la voix de Dieu descend du ciel. En même temps, pour que le mystère de la foi ne se heurte pas au doute de votre âme, l'œuvre de l'invisible vous est visiblement

proclamée. Le Seigneur vient au baptême : car Il s'est fait tout pour vous (I Cor 9,20). Pour les sujets de la Loi – comme s'il était sujet de la Loi, alors qu'il n'était pas sujet de la Loi – Il a été circoncis, afin de gagner les sujets de la Loi; à ceux qui étaient sans loi Il s'est associé en partageant leur repas, afin de gagner ceux qui vivaient sans loi. Pour les infirmes Il s'est fait infirme par la souffrance de son corps afin de les gagner. Enfin Il s'est fait tout à tous, pauvre pour les pauvres (II Cor 8,9), riche pour les riches, pleurant avec ceux qui pleurent (Rom 12,15), affamé avec les affamés, altéré avec les altérés, large avec ceux qui sont dans l'abondance. Il est en prison avec le pauvre (Mt 25,36), avec Marie Il pleure (Jn 11,35), avec les apôtres Il mange (Mt 26,20), avec la Samaritaine Il a soif (Jn 4,7). Au désert Il a faim (Mt 4,12), pour que la nourriture savourée par le premier homme en sa prévarication fût expiée par le jeûne du Seigneur. C'est à notre détriment qu'Adam a rassasié sa faim de la science du bien et du mal; c'est pour notre profit que Celui-ci a enduré la faim.

«Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable.»

Il y a lieu de se rappeler comment le premier Adam fut chassé du paradis dans le désert, pour remarquer comment le second Adam revint du désert au paradis. Voyez aussi comment les dommages se réparent suivant leur enchaînement, et comment les bienfaits divins se renouvellent en reprenant leurs propres traces. Une terre vierge a donné Adam, le Christ est né de la Vierge; celui-là fut fait à l'image de Dieu, Celui-ci est l'Image de Dieu; celui-là fut placé au-dessus de tous les animaux sans raison, Celui-ci au-dessus de tous les vivants; par une femme la folie, par une vierge la sagesse; la mort par un arbre, la vie par la Croix. L'un, dépouillé du spirituel, s'est couvert de la dépouille d'un arbre; l'autre, dépouillé au temporel, n'a pas souhaité un vêtement corporel. Adam est au désert, au désert le Christ : car Il savait où trouver le condamné pour dissiper son égarement et le ramener au paradis; mais comme il ne pouvait y revenir couvert des dépouilles de ce monde, comme on ne peut être habitant du ciel sans être dépouillé de toute faute, il a quitté le vieil homme, revêtu le nouveau (Col. 3,9 sqq.) : ainsi, comme les décrets divins ne peuvent être abrogés, il y aurait changement de personne plutôt que commutation de sentence. Mais du moment qu'au paradis il avait, faute de guide, perdu la route qu'il suivait, comment au désert eût-il pu sans guide regagner la route perdue ? Là les tentations sont nombreuses, l'effort vers la vertu difficile, facile le glissement vers l'erreur. La vertu a le même naturel que les bois : lorsqu'ils sont encore bas, en montée de la terre vers le ciel, lorsque leur âge s'épanouit en un feuillage tendre, celui-ci, exposé au venin d'une dent cruelle, peut être aisément coupé ou desséché; mais une fois établi sur de profondes racines et ses branches poussées en hauteur, c'est désormais en vain que la morsure des bêtes, les bras des paysans ou les divers souffles de tempêtes s'attaquent à l'arbre robuste. Quel guide offrira-t-il donc contre tant d'appâts du siècle, tant de ruses du diable, sachant que nous avons à lutter d'abord «contre la chair et le sang, puis contre les puissances, contre les princes du monde de ces ténèbres, contre les esprits mal-faisants qui remplissent l'air» (Ép 6,11-12) ? Offrir l'ange ? mais lui-même est tombé; les légions d'anges ont à peine sauvé des individus (II R 6,17). Envoyer un séraphin ? mais il est descendu sur terre «au milieu d'un peuple qui avait les lèvres souillées» (Is 6,6 sqq.), et il n'y eut qu'un seul prophète dont il purifia les lèvres au contact d'un charbon. Il fallait chercher un autre guide que nous suivrions tous. Quel serait ce guide assez grand pour faire du bien à tous, sinon Celui qui est au-dessus de tous ? Qui m'établirait au-dessus du monde, sinon Celui qui est plus grand que le monde ? Quel serait ce guide assez grand pour pouvoir, d'une même direction, conduire homme et femme, Juif et Grec, Barbare et Scythe, esclave et homme libre (Col 3,11), sinon Celui qui est tout et en tous, le Christ ?

Car les pièges sont multiples, où que nous allions : pièges du corps, pièges de la Loi, pièges tendus par le diable au pinacle des temples, au faite des murailles, pièges de la philosophie, piège des désirs – car l'œil de la courtisane est le piège du pécheur (cf. Pro 7,21) – piège de l'argent, piège dans la religion, piège dans le culte de la chasteté. Car de menues surcharges pèsent sur l'âme humaine et souvent la font pencher ici ou là selon l'habileté du séducteur. Le diable voit quelque homme religieux, servant Dieu avec vénération, plein d'égards pour ce qui est saint, incapable de faire aucun tort : il le fait tomber par sa religion même, en l'amenant à ne pas croire que le Fils de Dieu ait véritablement pris cette chair qui est nôtre, ce corps qui est nôtre, cette faiblesse de nos membres, alors qu'Il a sans doute souffert en son corps, mais que sa divinité est demeurée hors d'atteinte; ainsi sa religion même le met en faute : car «quiconque nie que Jésus-Christ est venu dans la chair, n'est pas de Dieu» (I Jn 4,3). Il voit un

homme pur, d'une chasteté intacte : il lui persuade de condamner le mariage, ce qui le fera chasser de l'Église, le culte de la chasteté le séparant de ce chaste corps. Tel autre a entendu dire qu'il y a «un seul Dieu, de qui vient tout» (I Cor 8,6) : il l'adore et le vénère; le diable l'entreprend, lui bouche les oreilles pour qu'il n'entende pas qu'il y a «un seul Seigneur, par qui sont toutes choses» (Ib.) : ainsi par une piété excessive le contraint-il d'être impie, en séparant le Père du Fils et, en même temps, en confondant le Père et le Fils, en croyant qu'il y a unité de personne et non de puissance. Ainsi, faute de connaître la mesure de la foi, s'inflige-t-il le fardeau de l'erreur.

Comment donc éviter ces pièges, afin de pouvoir dire, nous aussi : «Notre âme, tel un passereau, a été arrachée au filet des chasseurs; le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés» (Ps 123,7) ? Il ne dit pas : «J'ai rompu le filet» – David n'a pas osé parler ainsi – mais «notre secours est dans le nom du Seigneur» (Ib., 8), afin de montrer comment le filet serait dénoué, afin de prophétiser la venue en cette vie de Celui qui briserait le piège préparé par la ruse du diable. Mais le meilleur moyen de briser le piège était de présenter un appât quelconque au diable : ainsi, se jetant sur la proie, il serait pris à ses filets, et moi je pourrais dire : «Ils ont préparé des pièges pour mes pieds, et ce sont eux qui y sont tombés» (Ps 56,7). Quel pouvait être cet appât, sinon un corps ? Il fallut donc user avec le diable de cet artifice, que le Seigneur Jésus prît un corps, et un corps corruptible, un corps infirme, pour être crucifié grâce à cette infirmité. Car si c'eût été un corps spirituel, Il n'aurait pas dit : «L'esprit est alerte, mais la chair infirme» (Mt 26,41). Écoutez donc l'une et l'autre voix, celle de la chair infirme et celle de l'esprit alerte : «Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi» : c'est la voix de la chair; «mais non pas ce que je veux, moi, mais ce que vous voulez» (Mt 26,39) : voilà le dévouement et la vigueur de l'esprit. Pourquoi faire fi de la condescendance du Seigneur ? C'est par condescendance qu'il a pris mon corps, par condescendance qu'il a pris mes misères, pris mes infirmités; la nature de Dieu ne pouvait assurément les ressentir, puisque la nature humaine elle-même a appris à les mépriser, ou à les supporter et endurer. Ainsi donc suivons le Christ, selon ce qui est écrit : «Tu marcheras à la suite du Seigneur ton Dieu et lui seras attaché» (Dt 13,4). A qui m'attacher sinon au Christ, comme l'a dit Paul : «Celui qui s'attache au Seigneur n'est qu'un esprit avec Lui» (I Cor 6,17). Suivons donc ses traces, et nous pourrons revenir du désert au paradis. Voyez par quels chemins nous sommes ramenés : maintenant le Christ est au désert; Il y pousse l'homme, l'instruit, le forme, l'exerce, le frotte de l'huile spirituelle; dès qu'il le voit plus robuste, Il l'emmène à travers les lieuxensemencés et fertiles, lorsque les Juifs se sont plaints de ce que ses disciples, le jour du sabbat, froissaient des épis cueillis sur la moisson (Mt 12,1 sqq.)– car dès ce moment Il avait installé ses apôtres dans le champ cultivé et dans le travail fructueux–; enfin Il l'établit dans le verger, au temps de la Passion; car vous lisez : «Ayant ainsi parlé, Jésus traversa avec ses disciples le torrent du Cédron; il y avait là un jardin où Il entra, Lui et ses disciples» (Jn 18,1). Car le champ fertile est moins que le jardin, comme l'enseigne le prophète au Cantique des Cantiques : «C'est un jardin clos que ma soeur et épouse, un jardin clos, une fontaine scellée; votre souffle est un verger» (Can 4,12 sqq.). Telle est la virginité pure et sans tache de l'âme qui ne se laisse détourner de la foi par nulle frayeur des supplices, par nul attrait des plaisirs du monde, par nul amour de la vie. Enfin le rappel de l'homme par la vertu du Seigneur a pour garant entre tous l'évangéliste qui seul nous montre le Seigneur disant au larron : «Vraiment je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis» (Lc 23,43).

Donc Jésus, rempli de l'Esprit saint, est conduit au désert à dessein pour provoquer le diable – car si celui-ci n'avait pas combattu, le Seigneur n'aurait pas triomphé pour moi – mystérieusement, pour délivrer cet Adam de l'exil; comme preuve et démonstration que le diable en veut à ceux qui s'efforcent de faire mieux, et qu'alors surtout il faut prendre garde que la faiblesse de l'âme ne trahisse la grâce du mystère.

Quarante jours : vous reconnaissez un nombre mystérieux. C'est le nombre des jours où se répandirent les eaux des abîmes, il vous en souvient; et c'est quand le prophète eut été sanctifié par un jeûne d'autant de jours que fut accordée la faveur d'un ciel serein (I R 19,8); c'est par un jeûne d'autant de jours que Moïse le saint a mérité de recevoir la Loi; c'est le nombre des années où nos pères, vivant au désert, obtinrent le pain des anges et le bienfait d'une nourriture céleste, et ce n'est qu'une fois accompli le temps marqué par ce nombre mystérieux qu'ils méritèrent d'entrer dans la Terre promise; c'est par autant de jours où le Seigneur jeûne que s'ouvre à nous l'entrée de l'évangile. Si donc quelqu'un souhaite acquérir la gloire de l'évangile et le fruit de la résurrection, il ne doit pas se dérober à ce jeûne mystérieux, que Moïse dans la Loi et

le Christ en son évangile nous montrent, par l'autorité des deux Testaments, être l'épreuve authentique de la vertu. Mais dans quel but l'évangéliste a-t-il noté que le Seigneur eut faim, quand pour le jeûne de Moïse et d'Élie nous ne trouvons aucune indication de ce genre ? Est-ce que la patience des hommes serait plus courageuse que Dieu ? Mais Celui qui n'a pu avoir faim pendant quarante jours a montré qu'il avait faim non de la nourriture du corps, mais du salut, harcelant du même coup l'adversaire déjà ébranlé, que le jeûne de quarante jours avait blessé. Ainsi la faim du Seigneur est une pieuse ruse : le diable, redoutant chez Lui une supériorité, se tenait déjà sur ses gardes : leurré par la vue de sa faim, il allait le tenter comme un homme, et rien n'empêcherait le triomphe. Apprenez en même temps ce mystère : c'est l'ouvrage du saint Esprit, le jugement de Dieu, que le Christ se soit exposé au diable pour être tenté.

«Et le diable Lui dit : Si tu es fils de Dieu, dis à cette pierre de devenir pain.»

Nous apprenons qu'il existe trois principaux javelots du diable, dont il a coutume de s'armer pour blesser l'âme humaine : l'un de la gourmandise, l'autre de la vanité, le troisième de l'ambition. Il commence par où il a déjà vaincu; ainsi je commence à vaincre dans le Christ par où j'ai été vaincu en Adam : si toutefois le Christ, image du Père, est mon modèle de vertu. Apprenons donc à nous garder de la gourmandise, à nous garder de la sensualité, car c'est un javelot du diable. Le piège se tend lorsqu'on apprête la table d'un festin royal, qui souvent fait fléchir la constance de l'âme. Car ce n'est pas seulement quand nous entendons les paroles du diable, mais aussi quand nous voyons ses richesses, qu'il nous faut prendre garde à son piège. Vous avez donc reconnu le javelot du diable : prenez le bouclier de la foi (Ép 6,16), la cuirasse de l'abstinence. Mais que signifie cette entrée en matières : «Si tu es fils de Dieu», sinon qu'il savait que le Fils de Dieu viendrait ? Mais il ne pensait pas qu'il fût venu dans la faiblesse de ce corps. D'une part il sonde, de l'autre il tente; il témoigne croire à Dieu, et il s'efforce de tromper l'homme. Mais voyez les armes du Christ, grâce auxquelles Il a triomphé pour vous, non pour Lui. Car Il a montré que sa majesté pouvait changer les pierres en pain quand Il a transformé une autre nature; mais Il vous enseigne qu'il ne faut rien faire au gré du diable, pas même en vue de montrer votre force. Apprenez en même temps, dans cette tentation même, l'habileté artificieuse du diable : il tente de manière à sonder, il sonde de manière à tenter. A son tour le Seigneur le joue de manière à le vaincre, et triomphe encore de manière à le jouer : car s'il avait opéré ce changement de nature, le Créateur se serait trahi; Il a donc fait une réponse évasive en disant : «Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu». Vous voyez quelle sorte d'armes Il emploie, pour défendre l'homme contre les assauts de l'esprit pervers, en le fortifiant et retranchant contre les tentations de la gourmandise. Il n'use pas comme Dieu de sa puissance ? à quoi cela m'eût-il servi ? mais en tant qu'homme Il a recours à la ressource commune : être occupé à se nourrir de la lecture divine au point de négliger la faim du corps, d'acquérir l'aliment de la parole céleste. Ainsi occupé, Moïse n'a pas désiré du pain; ainsi occupé, Elie n'a pas ressenti la faim d'un jeûne prolongé. Car il n'est pas possible à celui qui suit le Verbe de désirer le pain de la terre, quand il reçoit la substance du pain du ciel ? il n'est pas douteux qu'à l'humain le divin ne soit préférable, au corporel le spirituel : aussi quiconque désire la vraie vie espère-t-il ce pain qui, par sa substance invisible, affermit le cœur des hommes. En même temps, quand Il dit : «L'homme ne vit pas seulement de pain», Il montre que c'est l'homme qui a été tenté, c'est-à-dire ce qu'il a pris de nous, et non sa divinité.

Vient ensuite la flèche de la vanité : on y pêche facilement, parce qu'en souhaitant faire étalage de leur vertu, les hommes abandonnent le poste, la place de leurs mérites. «Et il le conduisit, est-il dit, à Jérusalem, et il l'installa sur la faite du temple.» Telle est en effet la vanité : quand on croit s'élever plus haut, le désir de faire des actions d'éclat précipite aux abîmes. «Et il lui dit : Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas.» Parole vraiment diabolique, qui s'efforce de précipiter l'âme humaine du lieu où l'ont élevée ses mérites ! car y a-t-il chose plus propre au diable que de conseiller de se jeter en bas ? Apprenez donc, vous aussi, à vaincre le diable. L'Esprit vous conduit, suivez l'Esprit. Ne vous laissez pas ramener par l'attrait de la chair; rempli de l'Esprit, apprenez à mépriser les plaisirs; jeûnez, si vous voulez vaincre. Il est normal que le diable s'avise de vous tenter par un homme; le Christ, étant plus fort, est tenté de front, vous par un homme. Et c'est parole du diable, quand on vous dit : «Vous êtes fort : mangez et buvez, et restez le même.» Ne vous fiez pas à vous-même; ne rougissez pas d'avoir besoin de secours dont le Christ n'avait pas besoin, et que pourtant Il ne négligeait pas, afin de vous instruire par ces paroles : «Prenez garde que votre cœur ne s'appesantisse par le vin et les excès» (Lc 21,34). Paul

n'en a pas rougi, lui qui dit : «Je m'efforce, non pas en battant l'air», car l'Apôtre ne battait pas l'air, mais il frappait les puissances de l'air, «mais, dit-il, je châtie mon corps et le réduis en esclavage, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne me trouve moi-même réprouvé» (I Cor 9,26 sqq.). Du même coup le diable montre sa faiblesse et sa méchanceté, car le diable ne peut nuire qu'à celui qui se précipite lui-même. Celui qui renonce au ciel pour choisir la terre fait délibérément tomber sa vie dans une sorte de précipice.

A ce moment, le diable voyant son trait émoussé, lui qui avait soumis tous les hommes à son pouvoir, commença à juger qu'il y avait là plus qu'un homme. Mais une fois de plus le Seigneur ne crut pas devoir accomplir au gré du diable cela même qui avait été prophétisé à son sujet : Il s'en tint à l'autorité de la divinité qui Lui est propre pour parer à ses artifices; de la sorte celui qui alléguait des exemples des Écritures serait vaincu par des exemples des Écritures. Car Dieu a le pouvoir de vaincre, mais l'Écriture triomphe pour moi. Ici apprenez encore que Satan se transfigure en ange de lumière (II Cor 11,14) et se sert souvent des Écritures divines elles-mêmes pour tendre des pièges aux fidèles. C'est ainsi qu'il fait les hérétiques, ainsi qu'il déchire la foi, ainsi qu'il attaque les droits de la piété. Ne soyez donc pas séduit par l'hérétique du fait qu'il peut tirer des Écritures quelques arguments; et que lui ne se targue pas de ce qu'il semble docte. Le diable aussi use des témoignages des Écritures, non pour enseigner mais pour circonvenir et tromper. Il a reconnu que tel est appliqué à la religion, réputé pour ses vertus, puissant en miracles et en oeuvres : il lui tend le piège de la vanité pour gonfler cet homme d'orgueil, de sorte qu'il ne se confie pas en la piété, mais en sa vanité, et qu'au lieu d'attribuer à Dieu (le bien), il s'en fasse honneur. Aussi les apôtres commandaient-ils aux démons non pas en leur nom, mais en celui du Christ, pour ne pas sembler s'attribuer quelque chose. C'est ainsi que Pierre guérit le paralytique en disant : «Au nom de Jésus de Nazareth lève-toi et marche» (Ac 3,6). Apprenez aussi de Paul à fuir la vanité : «Je connais, dit-il, un homme ? était-il dans son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait ? qui fut ravi au paradis et entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de proférer. De cela je me glorifierai, mais de moi ne je me glorifierai pas, si ce n'est au sujet de mes infirmités» (II Cor 12,3-5). Donc, cette fois encore, le diable, ayant reconnu un fort, met en œuvre la vanité, qui abuse même les forts; mais le Seigneur lui répondit : «Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.» Par où vous con-naissez que le Christ est Seigneur et Dieu, et que le Père et le Fils n'ont qu'une même puissance, selon qu'il est écrit : «Moi et le Père sommes un» (Jn 10,30). Et c'est pourquoi, si le diable allègue cet «un», exposez-lui qu'il est écrit : «Moi et mon Père sommes un», et détachez «un» de manière à ne pas diviser la puissance; détachez «un» sans séparer le Père et le Fils.

«Et le diable le conduisit encore sur une montagne très élevée, et il lui montra tous les royaumes de l'univers en l'espace d'un instant.»

Il est juste qu'en l'espace d'un instant soient montrées les choses du siècle et de la terre; car cela n'indique pas tant la rapidité de la vision que la fragilité d'un pouvoir caduc : en un instant tout cela passe, et souvent les honneurs du monde s'en vont avant d'être arrivés. Que peut-il y avoir dans le siècle de longue durée, quand les siècles mêmes ne sont pas de longue durée ? Cela nous enseigne à mépriser le souffle d'une vaine ambition, attendu que toute dignité séculière est sujette au pouvoir du diable, frêle à qui en use et vide de fruit. Mais comment est-ce ici le diable qui donne le pouvoir, quand vous lisez ailleurs que «tout pouvoir vient de Dieu» (Rom 13,1) ? Est-ce qu'on peut servir deux maîtres (Mt 6,24) ou de deux recevoir le pouvoir ? Y a-t-il donc contradiction ? nullement; mais voyez que tout vient de Dieu. Car, sans Dieu, pas de monde, puisque «le monde a été fait par Lui» (Jn 1,10); mais, bien que fait par Dieu, ses oeuvres sont pourtant mauvaises, car «le monde est plongé dans le mal» (I Jn 5,19) : l'établissement du monde est de Dieu, les oeuvres du monde sont du mauvais. De même aussi de Dieu vient l'institution des pouvoirs, du mauvais l'ambition du pouvoir. Aussi bien «il n'y a pas, est-il dit, de pouvoir qui ne vienne de Dieu; ceux qui existent ont été institués de Dieu» : non pas donnés, mais institués; et «qui résiste au pouvoir, est-il dit, résiste à l'institution de Dieu» (Rom 13,1). Ici également, tout en disant qu'il donne le pouvoir, le diable ne conteste pas que tout cela lui ait été abandonné pour un temps seulement. Ainsi Celui qui l'a abandonné l'a ordonné, et le pouvoir n'est pas mauvais, mais celui qui use mal du pouvoir. Aussi bien «voulez-vous ne pas craindre le pouvoir ? Faites le bien, et vous en recevrez des éloges» (Rom 13,3). Ce n'est donc pas le pouvoir qui est mauvais, mais l'ambition. Au reste l'institution du pouvoir vient tellement de Dieu que celui qui use bien du pouvoir est ministre de Dieu : «Il est ministre de Dieu, est-il dit, pour votre bien» (Rom 13, 4). Ce

n'est donc pas la fonction qui peut être en faute, mais le ministre; ce n'est pas l'institution de Dieu qui peut déplaire, mais la conduite de celui qui administre. Car, pour passer du ciel à la terre en fait d'exemples, un empereur donne les honneurs et reçoit la gloire : si quelqu'un use mal de ces honneurs, ce n'est pas l'empereur qui est en faute, mais le juge; le coupable est tenu par ses crimes, et ce n'est pas le pouvoir mais le service qui est en cause. Alors ? il est bien d'user du pouvoir, de rechercher les honneurs ? Bien si on les reçoit, non si l'on s'en empare. Encore faut-il distinguer dans ce bien même : car autre est le bon usage selon le monde, autre l'usage parfaitement vertueux; il est bon que l'application à connaître la divinité ne soit gênée par aucune occupation : car, s'il y a des biens multiples, la vie éternelle est unique; or «la vie éternelle, c'est de vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus Christ» (Jn 17,3). Aussi est-ce la vie éternelle qui donne le plus de fruit, et Dieu seul donne en récompense la vie éternelle. Adorons donc notre seul Dieu et Seigneur et ne servons que Lui, afin que Lui seul nous donne en récompense le fruit le plus abondant; fuyons tout ce qui est sujet au pouvoir du diable, de crainte qu'en méchant tyran il n'exerce cruellement, sur ceux qu'il trouvera dans son royaume, le pouvoir qu'il a reçu. Le pouvoir ne vient donc pas du diable, mais est exposé aux embûches du diable. Il ne s'ensuit pourtant pas que l'institution des pouvoirs soit mauvaise du fait que les pouvoirs sont exposés au mal; car il est bien de chercher Dieu, mais dans cette recherche même peut se glisser la déviation et l'erreur : si celui qui cherche est détourné vers le sacrilège par une interprétation tortueuse, l'achoppement de ce chercheur a de pires résultats que s'il n'avait pas cherché; pourtant la faute n'en est pas à la recherche, mais au chercheur, et ce n'est pas la recherche qui expose au mal, mais les dispositions du chercheur. Or si celui qui cherche Dieu est souvent tenté par la faiblesse de la chair et les limites de l'intelligence, combien plus celui qui cherche le siècle est-il exposé ! Et le grand danger de l'ambition consiste en ce qu'elle se fait caressante pour capter les dignités; et souvent de ceux que nul vice n'a pu charmer, nulle luxure émouvoir, nulle avarice ébranler, l'ambition fait des criminels. Elle procure la faveur du dehors, le péril au-dedans, et, pour dominer les autres, commence par être esclave; elle se prodigue en courbettes pour recevoir les honneurs et, voulant être au pinacle, se ravale : car, dans le pouvoir même, ce qui compte est étranger; on fait la loi aux lois, on est son propre esclave.

On dira peut-être que seul celui qui a fait le mal est craintif. Pourtant celui qui navigue sur mer craint davantage, et par contre, quand on est solidement installé sur la terre ferme, on n'a pas coutume de craindre le naufrage; mais si l'on s'embarque sur l'élément mobile, on est exposé à des dangers plus fréquents. Fuyez donc la mer du siècle : vous ne redouterez pas le naufrage. Alors même que souvent la cime des arbres est battue par le souffle des vents déchaînés, leurs racines sont affermies et ils ne tombent pas; mais lorsque sur mer les vents font rage, si tous ne font pas naufrage, tous du moins sont en péril. De même, contre le souffle des esprits pervers, nul n'est en sûreté sur le sable (Cf. Mt 7,27) ou en mer, et «les navires de Tharsis sont souvent brisés par la violence du vent» (Ps 47,8).

Ceci au sens moral. Par ailleurs, au point de vue mystique, vous voyez que les liens de l'antique égarement ont été dénoués pas à pas : c'est d'abord le lacs de la gourmandise, puis celui de la présomption, en troisième lieu celui de l'ambition qui se délie. Car Adam fut alléché par la nourriture et, pénétrant avec une présomptueuse assurance au lieu où se trouvait l'arbre interdit, il encourut par surcroît le reproche d'ambition téméraire en visant à la ressemblance divine. Aussi le Seigneur a-t-il délié d'abord les nœuds de l'antique iniquité, afin qu'une fois secoué le joug de la captivité, nous apprenions à triompher des péchés à l'aide des Ecritures. Or si le Seigneur Jésus n'a pas désiré ce qui Lui appartenait, pourquoi rechercher, vous, le bien d'autrui ? Si le Créateur de toutes choses a méprisé la gloire du monde pour embrasser courageusement la pauvreté, pourquoi, chez vous, ce dégoût de votre naissance, cette aspiration à ce qui ne vous est pas dû ? pourquoi quémander ce dont vous ne pouvez avoir longtemps l'usage, ce qui sera longtemps votre supplice ? Evitez les embûches, évitez les fraudes. Et puisque, pour faire tomber l'homme, le diable remue le monde entier par sa ruse artificieuse, qu'il combat à l'aide de tous les attraits du siècle, prenez d'autant plus garde à ses caresses. Ève n'avait pas été émue par un aliment, ni laissée à elle-même par l'oubli des commandements, mais l'attrayante ambition de l'honneur qu'on lui promettait l'a trompée. Si elle avait voulu n'adorer que le seul Seigneur, elle n'eût pas recherché ce qui ne lui était pas dû. Aussi vous donne-t-on le remède par quoi vous émousserez le trait de l'ambition : servir le Seigneur seul; il n'y a pas d'ambition dans le dévouement religieux.

«Et, toute la tentation achevée, le diable se retira de Lui jusqu'à son heure.»

Il est démontré que presque toutes les fautes ont leur source dans ces trois espèces de vices : car l'Écriture n'aurait pas dit que toute tentation fut achevée, si ces trois points ne renfermaient toute la matière des péchés, dont les germes doivent être surveillés dès le principe. Ainsi la fin des tentations est la fin des convoitises, car les causes des tentations sont les causes des convoitises. Or les causes des convoitises sont le plaisir de la chair, le mirage de la gloire, l'avidité du pouvoir. Comme il semble pieux de ne pas écarter la cohabitation avec une femme chrétienne ! mais voilà de fréquentes tentations; si le diable vous voit attentifs à Dieu, il vous fait des suggestions trompeuses; mais vous, si confiants que vous soyez en votre résolution, prenez garde à la tentation, connaissant votre nature. Ce sont les trois choses, s'il vous en souvient, que Paul a également prescrit d'éviter quand il indique les trois espèces de péché dont il vous faut être libre pour compter sur la couronne de justice : «Nous n'avons pas, dit-il, usé de paroles flatteuses, ni cédé à l'avarice, Dieu en est témoin; et nous n'avons pas recherché la gloire auprès des hommes» (I Th 2,5) : aussi a-t-il vaincu le diable, recherché la couronne (II Tim 4,8). Vous voyez donc que le diable n'a pas l'effort persévérant : il cède, d'ordinaire, au vrai courage et, sans cesser de jalouser, il redoute d'insister, car il lui déplaît d'être trop souvent vaincu.

Ayant donc entendu le nom de Dieu «il se retira, est-il dit, jusqu'à son heure» : car plus tard il vint, non pour tenter, mais pour combattre à découvert.

La divine Écriture vous apprend donc que vous êtes en lutte non contre la chair et le sang, mais contre les embûches d'un esprit (Ép 6,12). Vous voyez la noblesse du chrétien qui lutte contre les maîtres du monde et, bien que demeurant sur terre, déploie sa force d'âme contre les esprits mauvais qui sont dans le ciel. Il ne s'agit pas d'un enjeu terrestre, pour lequel nous combattrions sur terre; mais puisqu'on nous offre des récompenses spirituelles, le royaume de Dieu et l'héritage du Christ, il est nécessaire de surmonter d'abord les obstacles spirituels. Une couronne est offerte, il faut accepter le combat. Nul ne peut être couronné s'il n'a vaincu; nul ne peut vaincre s'il n'a d'abord combattu (cf. II Tim 2,5). Et puis la couronne est plus fructueuse quand la peine est plus grande : «Étroite et resserrée est la voie qui conduit à la vie, large et spacieuse celle qui conduit à la mort» (Mt 7,13). Aussi ne faut-il jamais craindre l'épreuve : elle est occasion de victoire, matière à triomphes. Le riche, qui n'a pas ressenti l'épreuve en ce monde, est dans la souffrance aux enfers; le pauvre Lazare, qui fut affligé et accablé par la pauvreté et la souffrance au point que ses ulcères étaient léchés par les chiens, a gagné par les peines de cette vie misérable la couronne de la gloire éternelle (Lc 16,19 sqq.); car «nombreuses sont les tribulations», non pas de n'importe qui, mais «des justes» (Ps 33,20). Aussi bien ceux que le Seigneur aime, souvent il les châtie (Héb 12,6; cf. Pro 3,12). Pierre a été tenté pour qu'il reniât, il a renié pour qu'il pleurât. Et que dire des autres ? Job était à toute épreuve aux yeux de Dieu, mais bien qu'à toute épreuve il n'était pas vainqueur; son dévouement était éprouvé, mais n'avait pas la récompense due au courage : aussi est-il mis en face de la tentation, pour en être rendu plus glorieux. Dans ce combat il y a également lieu de considérer la gradation. Le diable n'a pas qu'une flèche : il multiplie les traits, pour triompher soit par l'offre, soit par la lassitude. Il blesse premièrement dans les désirs, deuxièmement dans les affections, en troisième lieu dans la santé : car il attaque par les ulcères de l'âme comme du corps. D'ailleurs la variété des épreuves correspond à la variété des lutteurs. Le riche est harcelé par le tort fait à son avidité, le père par la perte de ses enfants, l'homme par les douleurs, le corps par les ulcères. Que de traits ! C'est pourquoi le Seigneur n'a pas voulu avoir de quoi perdre, et s'il est venu pauvre en ce monde, c'est pour que le diable n'eût rien à Lui enlever. Voulez-vous savoir à quel point c'est vrai ? Écoutez le Seigneur même : «Voici venir, dit-Il, le prince de ce monde, et il ne trouve rien en moi» (Jn 14,30). Il n'a pas davantage voulu être le père d'un petit nombre, pour l'être de tous – quant aux ulcères du corps, il eût été vain de l'éprouver par là, Lui qui méprisait toutes souffrances corporelles – et aussi pour nous montrer qu'il avait droit à une victoire sans tache, qui triompherait de l'ennemi du corps. Mais celui-là, comme un homme, est tenté dans ses biens, Celui-ci dans le domaine souverain; à l'un son patrimoine est ravi, à l'autre le royaume du monde est offert. Et le diable ne serait pas complet sans la ruse : il craint de pousser à bout le Fils de Dieu; il tente celui-là par des vexations, Celui-ci par des offres. Celui-là, comme un serviteur, dit : «Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris» (Job, I, 21); Celui-ci, conscient de sa nature et de sa dignité, rit de se voir offrir ce qui est à Lui. Mais, pour revenir à l'autre épisode, il arrive messenger sur messenger; ils accumulent les blessures, et pourtant le courageux athlète n'a pas l'âme troublée. On fait venir

la femme, instrument de la première erreur (celui qui est né d'une vierge n'avait aucune femme qui fût accessible à l'erreur); on fait venir les amis pour qu'ils écrasent sous leurs mauvais conseils sa résistance. Mais «parmi tout ce qui lui arriva Job ne pécha jamais en paroles aux yeux de Dieu» (Job 2,10). Car, s'il a maudit le jour en disant : «Périssent le jour où je suis né» (Job 3,3), et, plus bas : «Qu'il soit maudit de Celui qui maudit ce jour, par qui un grand monstre doit être écrasé» (Job 3,8) , ceci appartient à la prophétie, en ce sens que le diable, monstre de ce monde de tempêtes, a été écrasé par notre Seigneur Jésus Christ; et s'il désire que périssent le jour de sa naissance en la chair, c'est pour que son jour compte dans la régénération : périssent, dit-il, le jour de ce monde, pour que se lève le jour spirituel ! Ainsi, dans sa tentation, le saint homme Job parlait des mystères; car ce vainqueur du monde voyait le Christ.

Nous autres donc ne craignons pas les épreuves, mais plutôt soyons fiers des épreuves et disons : «C'est dans l'infirmité que nous sommes puissants» (II Cor 12,10) : c'est alors en effet que se tresse la couronne de justice. Mais celle-là est à la mesure de Paul, tandis que nous autres, puisqu'il y a plusieurs couronnes, devons en espérer une quelconque. Dans le monde, le laurier est couronne, couronne le bouclier. Mais il vous est promis une couronne de délices, car «une couronne de délices vous ombragera» (Pro 4,9), et ailleurs : «Il vous entourera du bouclier de sa bienveillance» (Ps 5,13; cf. 90,5); et le Seigneur «a couronné de gloire et d'honneur» celui qu'il aimait (Ps 8,6). Donc Celui qui veut donner la couronne procure les tentations, et s'il vous arrive d'être tentés, sachez que la couronne se prépare. Supprimez les luttes des martyrs, vous supprimez leurs couronnes; supprimez leurs tourments, vous supprimez leurs béatitudes. La tentation de Joseph n'est-elle pas la consécration de sa vertu ? Son injuste emprisonnement n'est-il pas le couronnement de sa chasteté ? Comment eût-il pu obtenir d'être associé à la royauté en Egypte s'il n'avait été vendu par ses frères ? Il en fut ainsi par la volonté de Dieu afin d'éprouver ce juste, comme il le montre quand il dit : «Comment serait-il arrivé qu'aujourd'hui un peuple nombreux eût à manger» (Gen 50,20) ?

Nous ne devons donc pas redouter comme des maux les épreuves du monde, pour lesquelles se préparent de bonnes récompenses, mais plutôt demander, eu égard à la condition de l'homme, de subir des épreuves que nous soyons capables de supporter.

Luc 4,14-30. Jésus à Nazareth.

«Et Jésus revint, poussé par l'Esprit, en Galilée.»

En cet endroit s'accomplit la prophétie d'Isaïe, qui dit : «Le pays de Zabulon et la terre de Nephtali, et les autres habitants du littoral, ceux des bords de la mer et au-delà du Jourdain, de la Galilée des Gentils, peuple assis à l'ombre de la mort, ont vu une grande lumière» (Is 9,1 sqq.). Qui est la grande lumière, sinon le Christ qui «éclaire tout homme venant dans ce monde» (Jn 1,9) ?

Puis Il prit le livre, pour montrer que c'est Lui qui a parlé dans les prophètes et couper court au blasphème des incroyants qui disent qu'il y a un Dieu de l'Ancien Testament, un autre du Nouveau, ou bien que le Christ commence à partir de la Vierge : comment prend-Il origine de la Vierge, puisqu'avant la Vierge Il parlait ?

«L'Esprit du Seigneur est sur moi.» Vous voyez la Trinité, coéternelle et parfaite. Ce même Jésus, l'Écriture nous dit qu'il est Dieu et homme, parfait de part et d'autre; elle parle aussi du Père et de l'Esprit saint. Car le saint Esprit nous est montré coopérant, lorsque sous l'apparence corporelle d'une colombe Il descend sur le Christ au moment où le Fils de Dieu était baptisé dans le fleuve, où le Père parlait du ciel. Quel plus grand témoignage chercher que celui-ci, quand de sa propre voix Il affirme être Celui qui a parlé dans les prophètes ? Il reçoit l'onction d'une huile spirituelle et d'une force céleste, afin de baigner la pauvreté de la nature humaine du trésor éternel de la résurrection, d'écarter la captivité de l'âme, d'éclairer l'aveuglement des esprits, de prêcher l'année du Seigneur, qui s'étend sur les temps sans fin et ne saurait ramener le cycle du travail, mais octroie aux hommes la continuité de la récolte et du repos. Et Lui s'est si bien courbé vers toutes les tâches qu'il n'a pas même dédaigné l'office de lecteur, tandis que nous, impies,

considérations son corps et refusions de croire à sa divinité qui doit se déduire de ses oeuvres miraculeuses.

«En vérité je vous le dis : nul prophète n'est accueilli dans sa patrie.»

Ce n'est pas à demi que l'animosité se trahit : oublieuse de l'amour entre compatriotes, elle fait servir à des haines cruelles les motifs d'aimer. En même temps ce trait, comme cette parole, prouve que vous attendez en vain le bienfait de la miséricorde céleste si vous en voulez aux fruits de la vertu des autres; car Dieu méprise les envieux, et de ceux qui persécutent chez autrui les bien-faits divins, Il détourne les merveilles de sa puissance. Les actes du Seigneur en sa chair sont l'expression de sa divinité, et ce qu'il a d'invisible nous est montré par ce qui est visible (Rom 1,20). Ce n'est donc pas sans motif que le Seigneur se disculpe de n'avoir pas accompli de miracles de sa puissance dans sa patrie, afin que nul ne s'avise de croire que l'amour de la patrie doit avoir pour nous peu de valeur : Il ne pouvait pas ne pas aimer ses concitoyens, aimant tous les hommes; mais ce sont eux qui par leur haine ont renoncé à cet amour de sa patrie. Car «l'amour n'est pas envieux, ne se gonfle pas» (I Cor 13,4). Et pourtant cette patrie n'a pas été exclue des bienfaits divins : quel miracle plus grand que la naissance du Christ chez elle ? Voyez donc quels maux procure la haine : à cause de sa haine, cette patrie est jugée indigne qu'il opère en elle comme son citoyen, après avoir eu cette dignité que le Fils de Dieu naquît en elle.

«En vérité je vous le dis : il y avait bien des veuves aux jours d'Élie.»

Ce n'est pas que ces jours appartenant à Elie, mais Elie y a accompli ses oeuvres. Ou bien encore : il faisait le jour pour ceux qui, grâce à ses oeuvres, voyaient la lumière de la grâce spirituelle et se tournaient vers le Seigneur. C'est pourquoi le ciel s'ouvrait quand ils voyaient les mystères éternels et divins; il se fermait quand il y avait famine faute de la fertilité de la connaissance de Dieu. Mais de ceci nous avons écrit plus amplement dans notre ouvrage sur les veuves.

«Et il y avait bien des lépreux au temps du prophète Elisée, et nul d'entre eux ne fut guéri que Naaman le Syrien.»

Il est clair que cette parole du Seigneur Sauveur nous forme et nous exhorte au zèle à honorer Dieu; elle montre que nul n'est guéri et délivré de la maladie qui macule sa chair s'il n'a recherché la santé avec un soin religieux : car ce n'est pas aux dormeurs que les bienfaits divins sont accordés, mais aux vigilants. Et par un exemple et une comparaison bien choisis, l'arrogance de ses compatriotes envieux se trouve confondue, et il est établi que la conduite du Seigneur est d'accord avec les anciennes Écritures.

Nous lisons en effet dans les livres des Rois qu'un Gentil, Naaman, a été, selon la parole du Prophète, délivré des taches de la lèpre (II R 5,14); pourtant bien des Juifs étaient rongés par la lèpre du corps, et aussi de l'âme : car les quatre hommes qui, pressés par la faim, allèrent les premiers au camp du roi de Syrie, étaient lépreux, nous dit l'histoire (II R 7,3 sqq.). Pourquoi donc le Prophète ne soignait-il pas ses frères, ne soignait-il pas ses concitoyens, ne guérissait-il pas les siens, alors qu'il guérissait les étrangers, qu'il guérissait ceux qui ne pratiquaient pas la Loi et ne partageaient pas sa religion ? N'est-ce pas que le remède dépend de la volonté, non de la nation, et que le bienfait divin se conquiert par les désirs, mais n'est pas accordé par droit de naissance ? Apprenez à implorer ce que vous désirez obtenir; le fruit des bienfaits divins ne poursuit pas les gens indifférents.

Mais encore que ce simple exposé puisse former les dispositions morales, le charme du mystère ne demeure pas voilé. De même que la suite dérive de ce qui précède, de même ce qui précède est confirmé par ce qui suit. Nous avons dit dans un autre livre que cette veuve à qui Elie fut envoyé préfigurait l'Église. Il convient que le peuple vienne après l'Église. Ce peuple rassemblé d'entre les étrangers, ce peuple jadis lépreux, ce peuple jadis souillé avant d'être baptisé dans le fleuve mystérieux, ce même peuple, après le mystère du baptême, lavé des souillures du corps et de l'âme, commence à être non plus lèpre, mais vierge sans tache et sans ride (Ep 5,25). C'est donc à juste titre qu'on décrit Naaman grand aux yeux de son maître et d'admirable prestance,

puisqu'on lui nous est montrée la figure du salut qui viendra pour les Gentils. Les conseils d'une sainte servante, qui, après la défaite de son pays, était tombée captive au pouvoir de l'ennemi, l'ont averti d'attendre d'un prophète son salut; il est guéri non par l'ordre d'un roi de la terre, mais par une libéralité de la miséricorde divine. Pourquoi ce nombre mystérieux d'immersions lui est-il prescrit ? Pourquoi le fleuve du Jourdain est-il choisi ? «Est-ce que, dit-il, l'Abana n'est pas bon et le Pharphar, ces deux fleuves de Damas, plutôt que le Jourdain ?» Mais c'est dans son humeur qu'il les préférerait; à la réflexion, il a choisi le Jourdain : car l'emportement n'entend rien au mystère, la foi le connaît. Apprenez le bienfait du baptême sauveur : lépreux quand il se plonge, il émerge fidèle.

Reconnaissez la figure des mystères spirituels : c'est pour le corps qu'il demande guérison, pour l'âme qu'il l'obtient. En lavant le corps, c'est le coeur qu'on lave. Car la lèpre du corps n'a pas été, je le vois, purifiée plus que celle de l'âme, puisqu'après ce baptême, purifié de la souillure de son ancien égarement, il déclare ne plus vouloir offrir aux dieux étrangers les victimes qu'il promet au Seigneur. Apprenez aussi les lois de la vertu qui est de mise : il a montré sa foi, celui qui a refusé les présents. Apprenez à la double école des paroles et des actions ce qu'il vous faut imiter. Vous avez le précepte du Seigneur, l'exemple du prophète : recevoir gratuitement, donner gratuitement (Mt 10,8), ne pas vendre votre ministère, mais l'offrir; la grâce de Dieu ne doit pas être évaluée et taxée et, dans les mystères, le prêtre doit chercher non à s'enrichir mais à servir. Pourtant ce n'est pas assez de ne pas chercher vous-même le profit : vous devez retenir encore les mains de vos serviteurs. Il ne vous est pas uniquement demandé de vous garder seul intègre et sans tache; car l'Apôtre n'a pas dit : «Gardez-vous seul», mais «vous-même gardez-vous intègre» (I Tim 5,22). Est donc requise non seulement votre intégrité à l'endroit de tels trafics, mais encore celle de votre maison; car «il faut que l'évêque soit sans reproche, gouvernant bien sa maison, tenant ses enfants dans la soumission et en toute chasteté. Mais si quelqu'un ne sait gouverner sa maison, comment aura-t-il soin de l'Église» (I Tim 3,2-5) ? Instruisez donc votre domesticité; exhortez-la, surveillez-la, et, si un serviteur vous trompe ? je n'exclus pas ce qui est possible à l'homme ? s'il est surpris, congédiez-le, à l'exemple du prophète. Le honteux salaire est vite suivi de la lèpre, et l'argent mal acquis souille le corps et l'âme. «Tu as reçu de l'argent, est-il dit, et tu en auras un champ, une vigne et des oliviers et des troupeaux; et la lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta postérité pour toujours.» Voyez comme l'acte du père fait condamner la suite de ses héritiers; car c'est une faute inexpiable de vendre les mystères, et la grâce céleste fait peser sa vengeance sur les descendants. Aussi bien «les Moabites» et autres «n'entreront pas jusqu'à la troisième et quatrième génération» (Dt 23,3), c'est-à-dire, pour interpréter simplement, jus-qu'à ce que la faute des ancêtres ait été effacée par plusieurs générations successives. Mais comme ceux qui ont péché envers Dieu par l'égarément de l'idolâtrie sont châtiés, nous le voyons, jusqu'à la quatrième génération, bien dure semble assurément la sentence dont l'autorité du prophète frappe à jamais la postérité de Giézi à cause de sa convoitise, alors surtout que notre Seigneur Jésus Christ a donné à tous, par la régénération baptismale, la rémission des péchés; à moins de penser à l'hérédité des vices plutôt qu'à celle de la race : de même en effet que ceux qui sont enfants de la promesse sont comptés comme bonne race, de même aussi ceux qui sont fils de l'erreur sont jugés race mauvaise. Car les Juifs ont pour père le diable (Jn 8,44), dont ils descendent non dans la chair mais par leurs crimes. Ainsi tous les convoiteux, tous les avarés possèdent la lèpre de Giézi avec leurs richesses, et par le bien mal acquis ils ont amassé moins un patrimoine de richesses qu'un trésor de crimes pour un supplice éternel et une brève jouissance. Car, tandis que les richesses sont périssables, le châtement est sans fin, puisque ni l'avare ni le buveur ni le serviteur des idoles ne possédera le Royaume de Dieu (I Cor 6,9).

«Et tous ceux de la synagogue furent remplis de colère en entendant ces choses; et ils se levèrent et le chassèrent hors de la ville.»

Les sacrilèges des Juifs, que bien à l'avance le Seigneur avait prédits par le Prophète – et dans un verset de psaume Il avait indiqué ce qu'il devait souffrir quand Il serait dans son corps : «Ils me rendaient, dit-Il, le mal pour le bien» (Ps 34,12) – dans l'Évangile Il en montre l'accomplissement. Alors, en effet, qu'il répandait ses bienfaits parmi les populations, eux Lui infligeaient des avanies. Il n'est pas surprenant qu'ils aient perdu le salut, ayant chassé de leur territoire le Sauveur. Le Seigneur se règle sur eux : Il a par son exemple enseigné à ses apôtres comment se faire tout à tous; Il n'écarte pas les bonnes volontés ni ne contraint les récalcitrants;

Il ne résiste pas quand on le chasse ni ne manque à qui l'invoque. C'est ainsi qu'ailleurs, les Geraséniens ne pouvant supporter ses miracles, Il les délaisse comme des infirmes et des ingrats (Lc 8,37). En même temps comprenez que sa Passion dans son corps n'a pas été contrainte, mais volontaire; qu'il n'a pas été saisi par les Juifs, mais s'est offert. Quand Il veut, Il est arrêté; quand Il le veut, Il tombe; quand Il le veut, Il est crucifié; quand Il veut, nul ne le retient. Ici il était monté au sommet de la montagne pour être précipité; et voici qu'Il descend au milieu d'eux, ayant soudain changé ou frappé de stupeur l'esprit de ces furieux; car l'heure n'était pas encore venue de sa Passion. Et même Il aimait mieux guérir encore les Juifs que les perdre, afin que le résultat inefficace de leur fureur les fit renoncer à vouloir ce qu'ils ne pouvaient accomplir. Vous le voyez donc, ici c'est par sa divinité qu'il a agi, et là c'est volontairement qu'il a été arrêté : comment, en effet, eût-Il pu être saisi par quelques-uns, Lui qu'une foule ne put saisir ? Mais Il n'a pas voulu que le sacrilège fût le fait du grand nombre, pour faire retomber sur les auteurs du crime l'odieux du crucifiement : Il serait crucifié par quelques-uns, mais Il mourrait pour le monde entier.

Luc 4,31-5,11. Jésus à Capharnaüm.

«Et dans la synagogue se trouvait un homme possédé par un esprit immonde»; et, plus bas : «Sortant de la synagogue, Il entra dans la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de Simon était en proie à une forte fièvre.»

Voyez la clémence du Seigneur Sauveur. Il n'est pas ému d'indignation, ni offensé par le crime, ni affecté par l'injustice au point de délaisser la Judée; au contraire, oubliant les torts, ne songeant qu'à la clémence, tantôt enseignant, tantôt délivrant, tantôt guérissant, Il cherche à attendrir le coeur de ce peuple infidèle. Et il est bien que saint Luc ait d'abord mentionné l'homme délivré de l'esprit mauvais, puis raconté la guérison d'une femme : car le Seigneur était venu soigner l'un et l'autre sexe; il fallait guérir d'abord celui qui fut créé le premier, et ne pas laisser de côté celle qui avait péché par inconstance d'âme plus que par perversité. C'est un samedi que le Seigneur commence à accomplir des guérisons, pour signifier que la nouvelle création commence au point où l'ancienne s'était arrêtée, pour marquer dès le principe que le Fils de Dieu n'est pas soumis à la Loi, mais supérieur à la Loi, qu'il ne détruit pas la Loi, mais l'accomplit. Ce n'est point par la Loi mais par le Verbe que le monde a été fait, comme nous le lisons : «Par le Verbe du Seigneur les cieux ont été affermis» (Ps 32,6). La Loi n'est donc pas détruite mais accomplie, afin de renouveler l'homme jadis déchu. Aussi l'Apôtre dit-il : «Dépouillant l'homme ancien, revêtez-vous du nouveau, qui a été créé selon le Christ» (Col 3,9 sqq.). Et c'est à bon droit qu'il commence le samedi, pour montrer qu'il est le Créateur, faisant entrer les oeuvres dans la trame des oeuvres, continuant l'ouvrage qu'il avait jadis commencé Lui-même. Tel l'ouvrier qui s'apprête à réparer une maison : il commence, non par les fondations mais par les toits, à démolir le délabré; donc il met la main tout d'abord au point par où il avait autrefois terminé. Puis Il commence par le moindre pour en venir au plus considérable. Délivrer du démon, même des hommes le peuvent ? par la parole de Dieu, il est vrai; ? commander aux morts de ressusciter n'appartient qu'à la puissance de Dieu.

Et que nul ne s'émeuve si dans ce livre on nous montre le diable prononçant le premier le nom de Jésus de Nazareth. Ce n'est pas de lui que le Christ a reçu ce nom : du ciel l'ange l'apporta à la Vierge. Il est de son impudence de prétendre à la primeur de quelque chose parmi les hommes et de présenter aux hommes une soi-disant nouveauté, afin d'inspirer l'effroi de son pouvoir. Aussi bien, dans la Genèse, est-il le premier qui parle de Dieu à l'homme; car vous lisez : «Et il dit à la femme : Pourquoi donc Dieu vous a-t-il dit de ne pas manger de tout arbre» (Gen 3,1) ? Donc l'un et l'autre fut trompé par le diable, guéri par le Christ. Continuez, pour-suivez, apprenez les mystères du texte évangélique, et dans ces deux guérisons reconnaissez le mystère du salut commun. «De même, en effet, que tous meurent en Adam, de même tous sont vivifiés dans le Christ» (I Cor 15,22).

Qui est celui qui dans la synagogue était possédé d'un esprit immonde ? N'est-ce pas le peuple juif ? Comme enlacé par les anneaux d'un serpent et pris dans les filets du diable, il souillait sa prétendue pureté corporelle par les ordures intérieures de l'âme. Et il est bien vrai qu'il y avait dans la synagogue un homme possédé de l'esprit immonde, parce qu'il avait perdu l'Esprit saint. Le diable était entré au lieu d'où le Christ était sorti. On nous montre du même coup que la nature du diable n'est pas mauvaise, que ses oeuvres sont iniques : car Celui qu'en vertu de sa nature

supérieure il reconnaît comme Seigneur, par ses oeuvres il le renie. Et ce qui montre sa malice et la dépravation des Juifs, c'est qu'il a répandu sur ce peuple un tel aveuglement, une telle infirmité d'esprit, que ce peuple renie celui que les démons reconnaissent. O disciples et héritiers pires que leur maître ! Lui tente le Seigneur en paroles, eux par le fait; lui dit «Jetez-vous», eux entreprennent de le précipiter. A peser ces choses d'un point de vue plus profond, nous devons y entendre la santé de l'âme et du corps : d'abord l'âme, en proie aux embûches du serpent, est délivrée; car l'âme ne serait jamais vaincue par le corps, si d'abord elle n'était tentée par le diable. Du moment, en effet, que l'âme meut, vivifie et conduit le corps, comment pourrait-elle se laisser prendre à ses appâts, si elle n'était elle-même enlacée par les liens de quelque puissance plus élevée ? Aussi bien Eve n'a-t-elle éprouvé la faim qu'une fois tentée par la ruse du serpent : et c'est pourquoi le remède salutaire devait agir d'abord contre l'auteur même du péché. Peut-être aussi, figurée par cette femme, belle-mère de Simon et d'André, était-ce notre chair qui souffrait



des fièvres variées des péchés et brûlait des transports démesurés des diverses convoitises. La fièvre d'aimer n'est pas moindre, dirai-je, que celle qui échauffe. Cette fièvre-là brûle l'âme, l'autre le corps. Car notre fièvre, c'est la débauche : les convoitises sont brûlantes; aussi l'Apôtre dit-il : «Que ceux qui ne peuvent se contenir, se marient; mieux vaut se marier que brûler» (II Cor 7,9). Notre fièvre, c'est le luxe; notre fièvre, c'est la colère. Bien qu'étant vices de la chair, ils font pénétrer leur feu dans les os, ils affectent l'esprit, l'âme et les sens. L'âme est la première sollicitée par l'artifice du diable : car un champ fertile, un vêtement, un bijou, tout cela est persuasion du serpent. L'attrait des honneurs, le faîte du pouvoir, les délices des festins, la beauté d'une courtisane, c'est le piège du diable; ce sont comme les propos séduisants de l'esprit pervers, qui, par la séduction de la chair qu'amollit bien vite une légèreté quasi féminine, précipite aussi et dégrade l'âme, car la beauté d'une femme n'est pas convoitée d'abord par l'âme, mais par les yeux du corps : aussi bien ce que vous ne voyez pas, vous ne l'aimez pas; mais dès que la chair a convoité, l'âme se passionnant avec elle voit défaillir sa constance, l'esprit partageant cet amour fléchit (ils sont deux en un même corps) (Gen 2,24), et ainsi la mort pénètre par le crime accompli. Le diable tente, la chair persuade. Pourtant la fièvre de l'âme est plus violente que celle du corps; aussi arrive-t-il souvent que le plaisir de l'âme fasse mépriser la santé du corps et ne pas éviter les dangers. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'histoire de Théotime. Il souffrait d'une grave maladie d'yeux, il aimait sa femme, le médecin lui avait interdit l'usage du mariage. Dans l'impatience du désir, emporté par l'ardeur de la passion, il ne put se modérer. Sachant à coup sûr qu'il allait perdre la vue, avant d'aborder son épouse, dans le feu même de son brûlant désir, tout étant prêt pour ce commerce, «Adieu, dit-il, chère lumière». Comme quoi la passion est plus ardente que la fièvre, abat et consume davantage ! Mais dès que l'on revient de sa folie, la conscience intime ouvre les yeux, puis vient le repentir de l'acte et chacun rougit de l'infamie de son forfait. Alors Dieu fait peur, et le pécheur voudrait se repentir, mais il ne peut; alors on s'en prend à la chair, on accuse le diable : elle comme entremetteuse des vices, lui comme artisan de l'égarement. La laideur s'étale : car tout secret est à nu devant Dieu, et ce ne sont pas les feuilles du figuier c'est-à-dire le vêtement du corps ou la morgue mondaine qui voilent les vices secrets. Et chacun, l'âme conscient de sa faute, tremble devant le jugement de Dieu et dit «Si les

montagnes pouvaient tomber sur moi ! en quelles crevasses des rochers me cacher quand Il viendra broyer la terre ?» Alors la chair enfante à l'âme chardons et épines, c'est-à-dire les piquants des soucis et des préoccupations et les feux dont l'âme s'est enveloppée par la convoitise de la chair. Oui, l'âme est comme crucifiée par les clous des plaisirs du corps, et une fois adonnée aux convoitises terrestres où elle se plonge, il lui est malaisé à moins d'une faveur divine, de reprendre son vol vers les hauteurs d'où elle est descendue. Enlacée aux filets de ses actes, livrée aux charmes des plaisirs mondains elle est désormais captive.

Tel est donc l'Adam, telle l'Eve que le Seigneur est venu libérer : l'un fut fait à l'image de Dieu, l'autre reçut sa force de son époux et, tant qu'elle fut soumise à plus fort qu'elle, ils n'eurent dans un seul esprit qu'une volonté, agréable à Dieu; et, placés dans le paradis de Dieu, ils s'occupaient d'alimenter leur vie céleste. Mais une fois que la chair se fut mise à donner des conseils différents et à ne plus observer sa loi propre, ils furent exilés du paradis et méritèrent de retomber dans l'abaissement et l'abîme de ce lieu de péché. Et que personne ne juge déplacé de considérer Adam et Eve comme figures de l'âme et du corps alors qu'ils sont considérés comme figurant l'Église et le Christ – car l'Apôtre, ayant dit qu'ils sont deux en une même chair, a ajouté : «C'est là un grand mystère, je veux dire quant au Christ et à l'Église» (Ép 5,32) – si donc il peut y avoir là le mystère de Dieu souverain, à plus forte raison celui de notre âme. Mais elle est attachée, clouée, captive, et, consumée des fièvres du corps, souffrant avec la chair, elle est malade. Il faut chercher un médecin. Mais qui sera de force à guérir les plaies de l'âme blessée ? Quel homme sera de taille à secourir les autres, quand il ne peut s'aider soi-même ? Qui pourra rendre la vie aux autres, quand il ne peut échapper lui-même à la mort ? Tous sont morts en Adam, car «par un seul homme le péché est entré dans ce monde, et par le péché la mort; et elle a passé à tous les hommes, du moment que tous ont péché» (Rom 5,12). Donc la faute de celui-là est la mort de tous. Aussi bien, des saints ont été envoyés, des prophètes ont été envoyés pour proclamer les oracles divins; et ils n'ont pu rien avancer. Alors cherchons quelque médecin parmi les anges ou les archanges. Mais comment pour-raient-ils me porter secours pour que je ne pêche pas, puisque même un archange n'a pu s'abstenir de pécher ? Comment un ange pourra-t-il me ramener au paradis, quand Satan lui-même et ses anges n'ont pu conserver la place qu'ils avaient reçue ?

«Et, montant dans une barque qui était à Simon, il le pria de s'écarter un peu du rivage.»

Du moment que le Seigneur accordait à beaucoup des guérisons de diverses sortes, ni temps ni lieu ne purent contenir l'empressement de la foule à se faire guérir. Le soir tombait, ils le suivaient; le lac était là, ils le pressaient. C'est pourquoi Il monte dans la barque de Pierre. C'est la barque qu'en saint Matthieu nous voyons encore agitée (Mt 8,24), en saint Luc remplie de poissons : vous reconnaîtrez ainsi et les débuts agités de l'Église et, plus tard, sa fécondité; car les poissons représentent ceux qui se meuvent dans la vie. Là le Christ dort encore chez les disciples, ici Il commande : Il dort chez les trembleurs, Il est éveillé chez les parfaits. Mais de quelle manière dort le Christ, vous l'avez entendu dire par le Prophète : «Je dors, et mon cœur veille» (Can 5,2). Et saint Matthieu a bien fait de ne pas omettre la manifestation de la puissance éternelle, quand Il commande aux vents. Ce n'est pas science humaine ? comme vous l'entendez dire aux Juifs : «D'un mot Il commande aux esprits» ? mais marque de la majesté céleste quand la mer agitée s'apaise, quand les éléments obéissent à l'ordre de la voix divine, quand les objets insensibles acquièrent le sens de l'obéissance. Le mystère de la grâce divine se révèle quand les flots du monde s'apaisent, quand une parole fait tenir coi l'esprit immonde; l'un ne contredit pas l'autre : les deux choses sont mises en valeur. Vous avez un miracle dans les éléments, vous avez un enseignement dans les mystères. saint Matthieu ayant donc pris sa part, saint Luc s'est adjugé la barque où Pierre devait pêcher. Celle qui a Pierre n'est pas agitée; est agitée celle qui a Judas : sans doute les multiples mérites des disciples y étaient embarqués, mais elle était encore agitée par la perfidie du traître. Dans l'une et l'autre, il y avait Pierre : mais, solide en ses mérites, il est agité par ceux d'autrui. Gardons-nous donc du perfide, gardons-nous du traître, de peur qu'un seul ne nous mette tous en péril. Donc nulle agitation pour la barque où la prudence conduit, d'où est absente la perfidie, que pousse la foi. Comment pouvait-elle être agitée, ayant pour pilote celui sur qui est fondée l'Église ? Il y a donc agitation quand la foi est faible; sécurité quand la charité est parfaite. Aussi bien, si l'on commande aux autres de jeter leurs filets, on ne dit qu'au seul Pierre : «Mène au large», c'est-à-dire dans la haute mer des controverses. Y a-t-il profondeur comparable à la vue des profondes richesses (Rom 11,33), à la

connaissance du Fils de Dieu, à la proclamation de sa génération divine ? Celle-ci, l'esprit humain ne peut certainement la saisir et pleinement sonder par la raison; mais la plénitude de la foi l'atteint. Car s'il ne m'est pas permis de savoir comment Il est né, il ne m'est pas permis d'ignorer qu'il est né; j'ignore le mode de sa génération, mais je reconnais le principe de sa génération. Nous n'étions pas là quand le Fils de Dieu est né du Père; mais nous étions là quand le Père l'a déclaré Fils de Dieu. Si nous ne croyons pas Dieu, qui croire ? Tout ce que nous croyons, nous le croyons comme vu ou entendu : la vue se trompe souvent, l'ouïe fait foi. Récuserez-vous la personnalité du témoin ? Si des gens de bien nous parlaient, nous jugerions criminel de ne pas les croire : Dieu affirme, le Fils démontre, le soleil éclipsé le reconnaît, la terre témoigne en tremblant. L'Église est conduite par Pierre au large des controverses, pour voir d'une part le Fils de Dieu ressuscité, de l'autre la diffusion de l'Esprit saint.

Mais quels sont les filets des apôtres, que l'on ordonne de jeter ? N'est-ce pas l'enchaînement des paroles, les replis du discours, les profondeurs des discussions, qui ne laissent pas échapper ceux qu'elles ont pris ? Et il est bien que les instruments de pêche des apôtres soient les filets, qui ne font point périr leur prise, mais la conservent et la retirent des abîmes à la lumière, qui transportent ceux qui flottaient des bas-fonds sur les hauteurs.

Il est encore pour les apôtres une pêche d'un autre genre; ce genre de pêche, le Seigneur ne l'ordonne qu'au seul Pierre : «Jette l'hameçon, dit-Il, et prends le premier poisson qui remontera» (Mt 17,26). Grande et spirituelle leçon, qui enseigne aux chrétiens la soumission au pouvoir souverain, afin que nul ne se permette d'enfreindre les édits d'un roi de la terre. Si le Fils de Dieu a payé le tribut, êtes-vous assez grand, vous, pour estimer n'avoir pas à le payer ? Même Lui, qui ne possédait rien, a payé le tribut; et vous, qui recherchez les profits de ce monde, pourquoi ne pas reconnaître les charges de ce monde ? pourquoi vous juger au-dessus du monde, dans l'arrogance de votre âme, quand vous êtes assujetti au monde par votre misérable cupidité ? Ainsi le didrachme est payé : c'était le prix de notre rachat et de notre corps, promis dans la Loi (II R 12,4), payé dans l'Évangile et trouvé non sans raison dans la bouche d'un poisson : car «c'est par votre bouche que vous serez justifié» (Mt 12,37). Le prix de l'immortalité pour nous, c'est notre témoignage; car, ainsi qu'il est écrit : «La bouche rend témoignage pour le salut» (Rom 10,10). Peut-être encore ce premier poisson est-il le premier martyr : il a dans sa bouche le didrachme, c'est-à-dire le montant de l'impôt; notre didrachme, c'est le Christ. Donc le premier martyr, qui est Etienne, avait ce trésor dans la bouche quand il parlait du Christ dans sa passion (Act 7,55 sqq.).

Mais revenons au texte que nous avons abordé, et apprenons l'humilité de l'Apôtre. «Maître, dit-il, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre; mais sur votre parole je vais jeter le filet.» Moi aussi, Seigneur, je sais que pour moi il fait nuit quand vous ne commandez pas. Personne encore ne s'est inscrit, il est encore nuit pour moi. J'ai posé la nasse de la parole à l'Épiphanie, et je n'ai encore rien pris. Je l'ai posée pendant le jour; j'attends votre ordre; sur votre parole je jeterai les filets. O vaine présomption ! ô humilité fructueuse ! ils n'avaient rien pris jusque-là; à la voix du Seigneur ils capturent une grande multitude de poissons. Ce n'est pas l'œuvre de l'éloquence humaine mais le bienfait de l'appel céleste. Trêve aux arguments humains : c'est par sa foi que le peuple croit. Les filets se rompent et le poisson n'échappe point. On appelle à la rescousse les compagnons qui étaient dans l'autre barque. Quelle est cette barque ? peut-être la Judée, dans laquelle Jean et Jacques ont été choisis ? car «la Judée est devenue son sanctuaire» (Ps 113,2). Ceux-ci donc viennent de la synagogue à la barque de Pierre, c'est-à-dire à l'Église, afin de remplir les deux nacelles. Car tous fléchissent le genou au nom de Jésus (Phil 2,10), soit le Juif, soit le Grec : «le Christ est tout, et en tous» (Col 3,11). Mais pour moi, je redoute cet entassement, et qu'ainsi remplies les barques ne soient près de couler : car il faut qu'il y ait des hérésies (I Cor 11,19), pour l'épreuve des bons. Nous pouvons cependant reconnaître encore une autre église dans la barque d'un autre; car de l'Église unique plusieurs sont issues. Voilà un souci de plus pour Pierre, que sa prise déjà préoccupait. Mais étant parfait il sait comment conserver ceux qu'il a recueillis, puisqu'il sait comment prendre ceux qui sont épars; ceux qu'il prend sur une parole, il les remet à la Parole; ce n'est pas, dit-il, sa capture, ce n'est pas son fait. «Retirez-vous de moi, Seigneur, dit-il; car je suis un homme pécheur.» Il était surpris des dons divins, et plus il avait obtenu, moins il se flattait. Dites, vous aussi : «Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis pécheur», pour que le Seigneur vous réponde : «N'ayez pas peur.» Au Seigneur qui pardonne avouez votre péché. Ne craignez pas de rapporter au Seigneur même ce

SUR L'EVANGILE SELON SAINT LUC

qui est à vous, puisqu'il nous a accordé ce qui est à Lui.» Il ne sait envier, Il ne sait ravir, Il ne sait enlever. Voyez comme le Seigneur est bon d'avoir accordé à des hommes jusqu'au pouvoir de donner la vie.